

François Cusset

**À l'abri
du déclin du monde**

**FRANÇOIS
CUSSET**

À l'abri
du déclin du monde

François Cusset

À l'abri
du déclin du monde

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2012
ISBN : 978-2-8180-1670-1
www.pol-editeur.com

Mon cœur ne sera plus qu'un bloc rouge et glacé
Baudelaire

Première partie

SEPT-CINQ

– *Tous à la Madeleine !*

Le cri de ralliement a retenti juste devant la gare Saint-Lazare, émis à tue-tête mais distinctement par une voix éraillée, du fond d'une piétaille compacte, la plupart debout, quelques-uns assis, cigarettes et hypothèses passant entre les lèvres. Il a été relayé presque aussitôt par les porte-voix, les haut-parleurs ficelés sur des bicyclettes, les rabatteurs en queue de cortège le long des rues de Rome et d'Amsterdam. On était un petit groupe, rue de Châteaudun, posté devant un supermarché à l'enseigne du citadin malin, le magasin fermé pour une fois, en catastrophe, dès avant dix-neuf heures, ses employés volatilisés. À l'avant, sous la bannière éteinte, une poignée d'entre nous s'échinait sur le cadenas retenant le rideau de fer. Le cadenas a fini par sauter, vingt bras ont levé le rideau pour laisser s'engouffrer un peuple en joie, tandis que l'alarme, pourtant largement couverte par les éclats sonores du dehors, était neutralisée en quelques secondes d'un coup de barre de fer au-dessus de l'entrée. Les plus nombreux se sont rués vers le rayon frais, d'autres vers les conserves, on était quelques-uns à courir

vers l'aile des alcools, bouteilles de scotch débouchées facilement qu'on se passait de bouche en bouche pour sa gifle revigorante, son goût ambré de victoire, prénoms familiers sur l'étiquette comme ceux de cousins terreux d'Écosse et du Tennessee. Emmitouflés dans des habits sales, de rares solitaires, que personne n'avait vu arriver, procédaient avec lenteur, se demandant à haute voix où ils dormiraient ce soir, un œil tourné vers la rue, leur dortoir envahi, puis mangeant et buvant à même le sol du magasin ou sortant d'un pas traînant, les bras chargés de boîtes et de bouteilles. Tous les autres, plus pressés, remplissaient leur sac à dos de ce qu'ils jugeaient utile pour tenir quelques heures. En dix minutes le magasin fut à sac, promu à la fonction de cantinière pour émeutiers. De retour sur le trottoir les pillards improvisés, mères de famille ou adolescents ébouriffés, se sont réparti le butin en riant, dans la complicité des états d'urgence, avec l'efficace des approvisionnements inattendus. Pour chaque prise on désignait à la cantonade les destinataires les plus appropriés, on refaisait les baluchons, on vidait et rechargeait les sacs à dos, les gibecières, les bandoulières, les cabas colorés et les plus rares baise-en-ville, en s'échangeant petits pots pour bébés contre bouteilles de soda, pain de mie contre gaufrettes, eau minérale contre canettes de bière, blague contre blague aussi, continûment, les yeux grands ouverts. Sur la chaussée on trouvait encore quelques errants solitaires, à qui les pillards tendaient au hasard un extrait de leur rapine. Pour le reste, les piétons du quartier descendus de chez eux et les insurgés de la dernière heure discutaient activement, par petits groupes, qui

se dispersaient ici pour se reformer là, marée humaine parlante parcourue par un ressac inégal qui gonflait une vague ou creusait un vide en des zones à chaque fois différentes. Ils étaient tous en train de se passer le mot, de faire le point à deux ou à dix, se rapportant les derniers messages qui avaient pu passer sur les téléphones portables avant le brouillage des ondes, chaque information plus ou moins déformée maintenant à mesure qu'elle circulait sur le pavé : CRS en nombre derrière l'Étoile, canons à eau géants et brigades de grenadiers attendant sur les Champs-Élysées, passage libre en revanche depuis Saint-Lazare en suivant la rue Tronchet, mêlée générale dans les couloirs de la station République, échauffourées sérieuses vers le pont Neuf, grosse concentration policière à Nation et aux Batignolles, là où les jeunes cagoulés du nord avaient lancé deux heures plus tôt des opérations de pillage ciblées – diversion à peine volontaire mais heureuse diversion –, plus le murmure inquiet annonçant des soldats aux portes sud de Paris, et un essaim d'hélicoptères au-dessus de l'île de la Cité dont le bourdonnement lointain était perceptible au-dessus du vacarme. Le carrefour Saint-Lazare pérorait, s'agitait, bruissait de rumeurs plus ou moins vraisemblables. Au sol le bitume tremblait, une force tellurique grondant sous les plaques d'égout semblait s'éveiller d'un très long sommeil. La rue paraissait une coque chaude prête à se fissurer, en même temps qu'une aire de jeu rendue à ses passants. Au sommet de l'immeuble du carrefour, planté face à l'entrée de la gare, la seule preuve tangible de ce qu'avançaient les passants s'étalait sur un écran géant, qu'une main complice

ou un prodige technique avait branché sur l'une des rares chaînes d'information en continu à avoir encore des reporters sur le terrain. Image floue et brusquée d'une bataille parisienne en train d'avoir lieu à quelques encablures, boucliers contre barres de fer, pierres contre flash-balls, image acclamée, huée et commentée d'en bas comme celle d'un match de football. D'un même élan furieux tout le monde s'était retourné depuis plusieurs jours contre la lâcheté et les mensonges des principaux médias audiovisuels, avec pour consigne, suivie à la lettre par la grand-mère véhémentement aussi bien que le groupe de jeunes à capuche, de se saisir des caméras en manœuvre et de les casser en les faisant simplement tomber au sol. Empêchement presque systématique de tourner auquel l'équipe de cette chaîne avait heureusement échappé, offrant ainsi au petit peuple de Saint-Lazare, sur trente mètres carrés de luminophores, les images les plus à même de l'enfiévrer. Au pied de ce même immeuble, mêlée à l'attroupement des spectateurs, une longue file d'attente serpentait dans un calme étonnant jusqu'aux toilettes publiques de la gare rouvertes pour l'occasion, faute de bistrots accueillants. Distincte des autres groupes du carrefour par le nombre de gens seuls qui la composaient, et le peu de mots qui s'y échangeaient, la file docile des toilettes menait, par un escalier bondé puis un couloir serré, jusqu'à un trio de quinquagénaires énergiques, cheveux courts et habits lâches, lunettes de professeuses et rires autoritaires, qui orientaient les uns et les autres vers les habitacles bruyants, trois dames pipi d'opérette, délicieusement à contre-emploi, devant lesquelles

tout à l'heure j'avais enfin pu passer, après une demi-heure d'attente, en proie à une envie de chier irréprouvable. Ce fut un double soulagement, de se vider les entrailles après des heures de marche et d'être enfin quelques minutes à l'abri d'une précaire solitude. À répéter à voix haute, comme en transe, la mâchoire pendante, le sphincter grand ouvert, dans un mélange inavouable d'enthousiasme, de trouille et de stupéfaction : *pu-tain... pu-tain... pu-tain... pu-tain...*

Tous à la Madeleine, donc, tous au temple gréconapoléonien, vieux carré d'acropole décrépit qu'on n'avait tous en tête qu'en vague point de repère : la colonnade au bout de la rue Royale. Un nom sans lieu, un nom même, pour certains, aussi peu localisé que celui par lequel la régie des transports s'était amusée à le remplacer un vieux 1^{er} avril – Marcel-Proust –, provoquant l'affolement plus ou moins convulsif des lettrés qui empruntaient ce jour-là l'une des lignes de métro passant par Madeleine. Mais un nom et une place vers lesquels, cette fois, étaient sur le point de converger, d'après la rumeur, les trois cortèges de la capitale grossis d'heure en heure depuis le milieu de la journée : celui de la banlieue nord venu par la Chapelle et la rue Lafayette, celui des étudiants de la rive gauche arrivés en ordre dispersé par la Concorde et le jardin des Tuileries, et celui des manifestants du matin venus de l'est parisien, où dès le début de l'après-midi ils avaient dévié en masse de leur itinéraire initial, l'itinéraire républicain validé comme d'habitude par la préfecture la semaine précédente. Trois missiles grassement peuplés en train de pénétrer la chair du vieux Paris, plus de vrais affrontements pétaradant dans les

recoins des quartiers du centre et jusque dans les couloirs du métro : nouvelles stupéfiantes, de facilité, de gravité, de rapidité, leur nouveauté affichée à même les visages intenses et les mots incrédules. Il fallait avoir tout de suite une vue d'ensemble, tenter de confirmer à l'œil nu ce que partout les bouches soufflaient aux oreilles. On est partis à quelques-uns en se faufilant dans la cohue pour remonter la rue d'Amsterdam, le long de laquelle, à deux pas de la place de Clichy, un immeuble art déco plus élevé que ses voisins a semblé une aubaine. Comme si elle l'avait fait toute sa vie, l'une d'entre nous, une brune peu loquace à la silhouette sportive, a cassé un carré de vitre d'un coup de pavé pour ouvrir la porte de l'immeuble d'une main glissée à l'intérieur. Au huitième étage on a frappé à la porte de la chambre d'angle. Une dame noire d'un certain âge nous a laissés entrer chez elle sans plus d'explications, nous en priant même en quelques mots prévenants, dont il ressortait que Dieu dans sa miséricorde veillait sur nous tous. On a enjambé le service à thé éclectique dispersé sur la moquette, avant de pouvoir enfin s'accouder à la balustrade d'une seule grande fenêtre encastrée entre les combles. Et contempler. Sous un ciel mauve sans nuages zébré de reflets rouges et violacés, la vision céleste d'une ville en guerre, baignée dans une lumière lisse. L'azur de fin d'été, très pur, descendait vers les vallées encaissées du vieux Paris, à nouveau auréolées par les volutes de gaz policier et les flammèches noires des barricades, chaque tranchée axiale du plateau parisien encore repérable dans la foule des toits : le canyon tout proche des grands boulevards avec

pour affluent la diagonale de la rue Auber, le sillon plus loin de Saint-Honoré avec son faubourg en ligne de fuite, la Seine derrière en avenue la plus large et, à nos pieds, les berges de la rue Tronchet tirant jusqu'au toit verdâtre de la Madeleine. Les dômes et les hérissements qui surnageaient dans la fumée étaient ceux des derniers lieux de culte du centre-ouest parisien, la Trinité, Saint-Augustin, le Garnier truculent et, en contrebas, les pignons des grands magasins avec leurs halos de couleurs chatoyantes. On devinait de loin quelques foyers de combats de rue à l'embrasement noirâtre du ciel au-dessus d'eux, au Palais-Royal, sur la montagne Sainte-Geneviève, vers l'Hôtel de Ville. Effilochées entre le bleu-gris des toits et le rose mâle du ciel, les nuées de vapeur blanche dispersées à l'horizon délimitaient un champ de bataille presque entièrement silencieux, envisagé depuis notre perchoir. Paris flambant, tout sauf une morne plaine. Avec l'horizon en équateur de la toile, et des zones de flou crépitant comme repères de composition, la vue d'ensemble *était* une peinture, plus qu'elle n'en évoquait aucune. Moins dramatique que la retraite de Russie de Charlet, moins clairsemée que la plaine de Wagram peinte par le baron Gros, moins montagnueuse que l'attente de Rivoli par Philippoteaux, quelque chose pourtant des grands tableaux de guerre napoléoniens, dans le feu des couleurs, le ciel belliqueux, les échappées de fumée organisant la vision. Un tel panorama, avec sa vérité abrupte, nous élevait tous les quatre au-dessus des peurs et des hésitations de la rue, faisant une certitude de ce que nous n'osions croire. Il réduisait à ce qu'elles étaient nos palabres sans fin, il rédui-

sait au besoin de se parler les mots incertains de la foule, et à une très vieille mystification les litanies biaisées du commentaire et les ritournelles épuisées du pouvoir. Dans cet éther lavé de mots seuls les phrasés des grands anciens auraient pu flotter encore, avec leurs périodes lyriques et monotones, les mots trop cités de nos grands morts dont les prédictions d'hier revenaient hanter ce paysage, s'y inscrire en lettres de brume. L'appel aux armes du grand Enfermé, en signaux de fumée apaches à déchiffrer un par un depuis notre nacelle. Dans la cavalcade des toits de zinc, la joie des devenirs brandie par le philosophe contre la tristesse des puissants. À même les groupes stationnés au loin sur la chaussée, les tactiques d'occupation élaborées jadis par les Enragés d'un autre chaos. Et parmi les filins de couleur brûlée qui chatouillaient le plafond de Paris, leurs traînées aléatoires pouvant ou pas évoquer un sourire, on retrouvait les étincelles de nos mortes, les spectres d'héroïnes aimées que leur résolution, tellement plus ferme que la nôtre, associait soudain à cet incendie d'un jour : le déguisement de soldat de celle qui porta la première le drapeau noir, le rire de la jeune indépendantiste devant le procureur militaire, les petites lunettes rondes de la mystique engagée, le cercueil vide de la spartakiste, les envoûtements mexicains de l'artiste exilée, et tous ces corps frêles jetés dans la bataille plus vaillamment qu'aucune carcasse de donneur de leçons. Mais on n'a pas eu le temps de faire parler nos morts, pas même essayé de partager nos icônes, il fallait redescendre en vitesse et rejoindre le reste du groupe avant qu'il ne s'ébroue pour la descente en masse de la rue Tronchet.

Tout à nos illuminations d'en haut, on a juste savouré dès l'atterrissage la connivence d'un regard commun, un peu modifié, un peu plus posé, sur l'incroyable bigarrure de cette foule piétinante. Cette foule que tout séparait encore il y a quelques heures, et qu'une série de provocations au fil de l'après-midi – le collégien écrasé par un fourgon de CRS, la loi sur l'« incivilité au travail » votée à quinze heures dans un Parlement presque vide, les descentes de police dans les studios des radios insurgées – avait suffi à muer en un seul corps conducteur. En traversant la rue Saint-Lazare on jetait un œil neuf sur les appariements les plus incongrus, impensables jusqu'à cet instant, aussi naturels désormais qu'une réunion de vieux copains. Mêmes de Stains ou de Sevran bavardant avec des couples de citadins dans le vent. Lycéens sérieux et préretraités remontés s'échangeant leurs scénarios de la nuit. Sans-papiers déroutés qu'abordaient en titubant des piliers de comptoir venus transporter leurs cassettes au milieu de la cohue. On dévisageait d'un même sourire hésitant les piétons les plus désaccordés, attrapant au passage des bribes de dialogue. Deux mammas au front tacheté de henné parlaient allocations supprimées et tracasseries sans fin visant à retirer leurs pensions à leurs fils ou leurs maris, tandis qu'une blonde du même âge les interrompait, plus richement vêtue, en s'emportant contre l'enlèvement de sa voiture puis contre le contrat piège des opérateurs téléphoniques. Avant qu'elles ne s'attaquent toutes les trois d'une même voix aux files d'attente interminables d'une semaine ordinaire, imposées sûrement, maintenant elles en étaient certaines,

pour vous tuer à petit feu : pour vous incruste sous la peau le temps dominant, et gagner par le découragement des plus faibles une guerre toujours gagnée d'avance. Les basanés du pourtour de Paris et les blafards de la ville-centre discutaient sur un coin de trottoir de la force du nombre et des vertus de l'obstination, comme si aucun rideau de fer, tranchées des cités grises et ligne Maginot du périphérique, ne les avait jamais séparés. En quelques formules sages, une poignée de lycéens justifiaient leur présence à des ronds-de-cuir sans âge, *on peut pas se laisser faire m'sieur, y veulent qu'on en crève, niquer notre avenir, et les fins de mois de nos parents*, avec pour réponse emportée un couplet sur les cadeaux fiscaux aux plus riches et un autre sur la corruption du personnel politique. Deux employées de grand magasin, leur badge encore visible, tombaient d'accord avec quelques étudiants proprets sur la nécessité de ne pas quitter la rue avant d'avoir obtenu voix au chapitre, démocratie déniée là-haut qu'ils réclamaient ensemble en quelques termes choisis, un peu périmés, référendum, retrait, organisation de la base, coopératives. On les écoutait en passant, tous les quatre extatiques, puis l'un après l'autre à nouveau circonspects. Les épouvantails agités de toujours par les pouvoirs, en nous et au-dessus de nous, avaient beau n'avoir pas tenu devant l'évidence des derniers jours, face à l'incandescence des dernières heures, un scrupule nous parcourait encore, qu'aucun coup de théâtre n'arriverait à éteindre : la haine d'un même pouvoir, l'excitation d'une même rue occupée seront-elles suffisantes pour qu'habitent le même monde ceux dont les mondes

Achévé d'imprimer en mai 2012
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 2284
N° d'édition : 245101
N° d'imprimeur : 12xxxx
Dépôt légal : août 2012
Imprimé en France



François Cusset
À l'abri du déclin du monde

Cette édition électronique du livre
À l'abri du déclin du monde de FRANÇOIS CUSSET
a été réalisée le 12 juillet 2012 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en mai 2010
par Normandie Roto Impression s.a.s.
(ISBN : 9782818016701 - Numéro d'édition : 245101).
Code Sodis : N53286 - ISBN : 9782818016725
Numéro d'édition : 245103.